

XVIII ENCUESTRO DE ESTUDIOS SOBRE LA MONEDA

Ponencias

LA PRODUCTION MONETAIRE EN FRANCE AU XIII^E SIECLE

MARC BOMPAIRE (CNRS)

Il y a l'Angleterre et il y a le reste du monde. La formule prend toute sa valeur pour la production monétaire à la fin du Moyen Age, que l'on s'attache aux sources ou à la bibliographie, en particulier pour le XIII^e siècle et le début du XIV^e siècle qui sont ici évoqués. D'un côté, pour l'Angleterre, il y a des comptes de production monétaire presque complets, une classification précise des monnaies et des trésors nombreux et précisément inventoriés. Ailleurs, il y a des données éparses, isolées, plus ou moins fragmentaires, incertaines, médiocres. La question de la production monétaire européenne a surtout été abordée par les historiens et les économistes anglo-saxons. Le point de référence de l'enquête est désormais à chercher dans l'exposé magistral de Peter Spufford¹ qui, notons-le, après avoir étudié l'Angleterre du XIII^e siècle prend ensuite la France comme point de comparaison. C'est ce qui m'a encouragé à reprendre l'enquête du côté français en présentant les premières données d'une enquête en cours sur l'atelier de Montreuil-Bonnin en Poitou.

Son travail peut s'appuyer sur une longue tradition en ce qui concerne l'Angleterre médiévale². Les historiens anglo-saxons se sont ensuite tournés vers le reste du monde, vers le continent, mais leurs travaux commencent en général au cours du XIV^e ou du XV^e siècle, quand des comptes de fabrication monétaire sont conservés dans les archives. On peut citer³, entre autres, les

¹ P. Spufford. *Money and its use in medieval Europe*, Cambridge, 1988, aux p. 202-205 pour l'Angleterre du XIII^e siècle et p. 206-208 pour la France.

² C.G. Crump C. Johnson. « Tables of bullion coined under Edward I, II an III », *Numismatic Chronicle*, 1913, p. 200-245 ; C. E. Challis, *A new history of the royal Mint*, Cambridge, 1992, p. 675-680 ; N.J. Mayhew. *Sterling, the history of a currency*, Londres, 2000.

³ E.J. Hamilton, *Money, Prices ad Wages in Valencia Aragon and Navarre 1351-1500*, Cambridge (Mass.), 1936 ; F. Spooner, *L'économie mondiale et les frappes monétaires en France (1493-1680)*, Paris, 1956 ; H. Miskmin, *Money Prices and foreign exchange in fourteenth century France*, Yale, New Haven, 1963 ; IDEM, « Monetary movements and market structure for contraction in fourteenth and fifteenth century England », *Journal of Economic history*, 24, 1964 ; IDEM, « Money

travaux de E.J. Hamilton, dès les années 1930, pour la Navarre, l'Aragon et Valence, de F. Spooner sur la France du XVI^e siècle puis, pour les XIV^e et XV^e siècles, les articles de J. Day et les deux livres de H. Miskimin (à compléter par les observations de N. Sussmann en ce qui concerne le Dauphiné). Les travaux de J. Munro ont porté sur les Pays-Bas... et l'Angleterre. Enfin, un panorama européen a été proposé par J. Day, dans un article⁴ dont les données sont directement reprises par P. Spufford.

On peut faire trois observations sur ces travaux. Tout d'abord, ils partent des données anglaises, et en tirent des tableaux, des graphiques précieux. Ensuite, ils s'intéressent surtout à la « contraction monétaire » voire à la « famine monétaire » des XIV^e-XV^e siècles. Le terme apparaît régulièrement dans les titres de leurs articles. Enfin, leur point de départ se situe plutôt vers 1340-1350 qu'il s'agisse de H. Miskimin ou de J. Munro (ce qui correspond au début des séries de chiffres pour les Pays-Bas). J. Day fait partir ses histogrammes un peu plus tôt, dès 1330, et son panorama s'ouvre en 1310. Mais, avant 1340, les données ne concernent que deux ou trois pays, l'Angleterre, bien sûr, la France et Barcelone, ce qui donne une vision particulièrement intéressante, certes, mais partielle de la monnaie en Europe.

Je m'intéresserai à la période précédente, avant 1350 et même avant 1330 et 1310, c'est-à-dire à la période de la croissance monétaire pour laquelle l'Angleterre est bien la seule à présenter de véritables séries.

I . L'Angleterre

La production monétaire

Des comptes sont conservés depuis 1220 et les séries sont quasi-complètes pour les ateliers de Londres et Cantorbéry depuis 1234.

Les histogrammes dressés par P. Spufford décrivent l'évolution des frappes annuelles en livres sterling (£) et en kg d'argent, sachant que :

—Le denier esterlin en 1279 pèse 1,44 g d'argent à 92,5% de fin, soit un poids de 1,33 g de fin.

—Une livre de 20 s. ou 240 d. pèse donc 320 g d'argent ; 3 £ contiennent presque 1 kg d'argent (960 g).

and Money Movements in France and England at the End of the Middle Ages », in *Precious Metals in Later medieval and early modern world*, J.F. Richards ed., Durham (North Caroline), 1983 ; J. Munro, « Bullion Flows and Monetary contraction in Late medieval England and the Low Countries », in *Precious Metals...* ; J. Day, « Les frappes de monnaie en France et en Europe aux XIV^e-XV^e siècles », in *Rythmes de la production monétaire de l'Antiquité à nos jours*, Louvain, 1987, p. 537-577.

⁴ J Day. « The Question of Monetary contraction in late Medieval Europe », *Nordisk Numismatisk Arsskrift*, 1981, p. 12-29, repris par P. Spufford, p. 415-422 (appendice III).

Londres + Cantorbéry				Moyenne - Par atelier		
Date	Par an Nb pièces (millions)	Valeur (£)	Argent (tonnes)	Nb pièces (millions)	Valeur (£)	Argent (t)
1220-40	5 M	20 000	6 t	2,5 M	10 000	3 t
1240-1245	11,2 M	45 000	15 t	6 M	22 000	7,5 t
1248-50	33 M	133 000	44 t	17 M	67 000	22 t
1251-1260	15 M	60 000	20 t	7 M	30 000	10 t
1260-1270	9 M	38 000	12 t	4,5 M	19 000	6 t
1270-1278	4 M	16 000	5 t	2 M	8 000	3 t
1279-1281	38 M	160 000	52 t	19 M	80 000	26 t
1282-1290	15 M	60 000	20 t	7 M	30 000	10 t
1290-1299	1,5 M	6 000	2 t	0,8 M	3 000	1 t
1300-1301	25 M	100 000	33 t	13 M	110 000	17 t
1302-9	15 M	60 000	20 t	7,5 M	30 000	10 t
1310-9	9 M	28 000	9 t	4,5 M	14 000	4,5t
1320-9	1,2 M	5 000	1,6 t	0,6 M	2 500	0,8t
1330-9	0,3 M	1200	0,4 t	0,2 M	600	0,2t
1340-9	3 M	12 000	3,4 t	1,5 M	6 000	1,7t
1350-9	10,5 M	42 000	11 t	5 M	21 000	5,5t

Fig. 1 Production monétaire annuelle moyenne en Angleterre

Dans les années 1220-1230 la production annuelle moyenne s'élève à 20 000 £, soit 6 t d'argent, 5 millions de pièces (3 t d'argent et 2,5 millions de pièces en moyenne par atelier). Elle monte progressivement de 4 à 7 millions de pièces pour en arriver, vers 1240-1245, à 45 000 £ par an soit 15 t d'argent ou 11,2 millions de pièces (4 t et 5,6 millions de pièces par atelier). La refonte de 1248-1250 entraîne l'ouverture de 19 ateliers temporaires dont l'activité n'est pas connue. Pour l'atelier de Londres, on atteint en moyenne une production annuelle de 66 000 £, soit 22 t d'argent et 17 millions de pièces. Le rythme de frappe reste soutenu dans les années 1250 et 1260 à 60 000 £, 20 t d'argent et 15 millions de pièces par an (soit 10 t ou 7,5 millions de pièces par atelier). Il y a un creux sensible dans les années 1270 avant la refonte de 1279-1281 où on observe un chiffre record de 180 000 £, 61 t d'argent et 45 millions de pièces frappées à Londres en 1280. Avec 8 ateliers ouverts pour la refonte on a pu estimer la frappe totale de la période 1279-1282 à 890 000 £, 214 millions de pièces. La frappe est très réduite dans les années 1290 et, en 1300-1301, une reffrappe partielle portant sur les imitations d'esterlins fait passer 200 000 £, 50 millions de pièces et 66 t d'argent à Londres et Cantorbéry, plus 53 000 £ et 18 t d'argent dans les 8 ateliers ouverts pour la refonte, ce qui donne une idée de l'activité relative de ces

ateliers temporaires lors des refontes précédentes. Cette échelle de production monétaire ne sera atteinte de nouveau qu'en 1351 mais avec les deux tiers de la valeur émise frappés sous forme de monnaies d'or, la masse d'argent frappée restant bien inférieure (11 t à Londres) comme le nombre des pièces frappées. Entre temps, on observe une production très faible dans les années 1322-1342.

C'est cette chute du niveau de production qui a focalisé l'attention des historiens avec ses conséquences économiques : le terme de « Monetary contraction » apparaît dans les écrits de J. Day (qui parle même de « great bullion famine »), de J. Munro ou H. Miskimin. Je ne commenterai pas ce fait : la chute des frappes d'argent est manifeste au vu des chiffres et des graphiques publiés par J. Munro ou J. Day et je ne rappellerai pas les débats auxquels son interprétation a donné lieu :

—La nécessité d'une comparaison avec l'évolution démographique: il faut réfléchir en termes de production de monnaie par habitant.

—La nécessité d'une distinction entre baisse de la production monétaire et baisse de la masse monétaire...

—La représentativité même des chiffres de production à l'échelle européenne, quand on manque presque totalement de chiffres pour l'Italie, pour Venise en particulier...

Evaluer la masse monétaire

Ces objections ont été formulées en particulier par M. Postan pour qui la masse monétaire a pu rester abondante (avec même une progression de la quantité de monnaie disponible par habitant) alors même que la production monétaire s'était ralentie, ou même arrêtée. Pour prévenir cette objection, H. Miskimin part de 1350 pour étudier la contraction monétaire. Au bout de 30 ans, la masse monétaire doit ressentir les effets de la chute la production monétaire qu'on observe dès 1320 en Angleterre. J. Day a tenté de proposer des évaluations de la masse monétaire en se fondant non seulement sur les productions monétaires décennales mais surtout sur les périodes de refontes des monnaies en circulation. Ainsi, il évalue le stock monétaire français à 184 t en 1310 face à 360 t pour l'Angleterre (chiffres repris par Spufford p. 420), à l'occasion des refontes partielles qui se déroulent des deux côtés de la Manche. Mais dans le même article, à quelques pages de distance, il propose un tableau d'ensemble suggérant que la masse monétaire a été divisée par deux en un siècle de 1330-1350 à 1450-1500 : elle serait passée de 200 t à 100 t d'argent pour l'Angleterre ou les Pays-Bas, de 400 t à 200 t pour la France ou l'Italie du Nord. La contradiction entre les évaluations données pour la France et l'Angleterre est sans doute plus apparente que réelle en ce qui concerne la France (écarts de date, caractère partiel de la refonte de 1310, part des monnaies baroniales dans la masse monétaire...), elle n'en témoigne pas

moins des difficultés et des limites auxquelles se heurte une tentative d'évaluation de la masse monétaire en France. Nous y reviendrons.

En revanche, pour l'Angleterre qui pratiquait au XIII^e siècle des refrappes complètes, la démarche est plus convainquante. Chaque refappe donne une idée précise. Après des estimations de 10 millions de pièces pour la refonte de 1158 et de 20 millions pour celle de 1180, on peut évaluer les refrappes à 100 millions de pièces en 1247-1250 et 166 millions en 1279-1281 pour les seuls ateliers de Londres et Cantorbéry (138 t à Londres, 84 t à Cantorbéry). L'ordre de grandeur est impressionnant et la tendance est historiquement significative, mais il faut noter que les comptes signalent l'arrivée d'argent étranger à l'occasion de la refappe de 1280 (285 000 £). Il conviendrait de décompter cette somme de la masse monétaire proprement anglaise. C'est la dernière refonte générale de notre période : en 1300 sont seulement refondus les esterlins d'imitation frappés sur le continent.

Comment dès lors évaluer la masse monétaire à partir de la production monétaire ? C'est ce que s'est efforcé de faire N. J. Mayhew, dans un étude de 1974 complétée par M. Allen en 2000-2001, en suivant deux pistes⁵ :

Tout d'abord, la masse monétaire correspond aux productions cumulées, déduction faite de ce que les Anglais appellent « wastage »⁶, déperdition monétaire (monnaies exportées, perdues ou détruites entre temps). Cette déperdition peut être évaluée à l'occasion des refrappes : ainsi la refappe de 1279-1281 est bien loin de concerner l'ensemble des monnaies frappées entre 1250 et 1278. Les frappes cumulées de 1248 à 1278 s'élevaient à 1 378 000 £, or la refappe ne porte que sur 891 000 £, 214 millions de pièces, dont 285 000 £, 69 millions de pièces frappées avec de l'argent « étranger ». Il y eut donc seulement 606 000 £ ou 145 millions de pièces anciennes refrappées, soit 44 % des pièces frappées pendant ces 30 ans. La déperdition totale s'élève à 750 000 £, soit 250 000 £ tous les 10 ans de circulation, ou 62,5 millions de pièces, 82 t d'argent.

⁵ N J. Mayhew, « Numismatic evidence and falling prices in the fourteenth century », *Economic history review*, 27, 1974, p. 1-15.

M. Allen, « The volume and composition of the english silver Currency 1279-1351 », *BNJ*, 2000, p. 38-44 repris et élargi : « The volume and composition of the english silver Currency, 1158-1470 », *Economic history review*, 54, 4, 2001, p. 595-611.

⁶ Mayhew complète ainsi un article de Patterson, 1972 (C.C. Patterson, « Silver stocks and Losses in ancient and medieval times », *EHR*, 25, 1972, p. 21) qui évoque le frai, l'usure due à la circulation, la perte de métal à la refonte, les pièces perdues (dans des naufrages) ou surtout les pièces thésaurisées (celles qui figurent dans les trésors monétaires que les numismates étudient), et plus encore les pièces exportées pour des raisons commerciales, paiement des importations ou politiques, versements à Rome, rançons ou frais de guerre...

Ensuite, cette évaluation du « wastage », apparemment très élevée, peut être confirmée par l'examen des trésors du XIV^e siècle qui constituent aussi une seconde voie pour évaluer la masse monétaire pour la première moitié du XIV^e siècle. Pendant cette période, il n'y a pas eu de refontes et les pièces frappées par exemple entre 1300 et 1310 (classes 9 et 10 de la classification des frères Fox) continuent de circuler en 1340 ou en 1350. On peut supposer que la proportion de ces pièces dans les trésors (de circulation) est représentative de leur proportion dans la masse monétaire. Connaissant la quantité de monnaies frappée durant cette période 1300-1310, (885 000 £), on peut évaluer la masse monétaire en circulation : il y a 7261 pièces de Londres et Cantorbéry de ces classes 9 et 10 sur 13 511 pièces dans les trésors postérieurs à 1310. La masse monétaire devait donc être de $885\,000 / 7\,261 \times 13\,511 = 1\,643\,000$ £. Le calcul devrait être d'autant plus précis qu'on se situe peu après la fin de la période d'émission de la variété considérée et que le « wastage » n'a pas eu le temps d'opérer. La situation anglaise est particulièrement favorable puisque les monnaies sont réparties selon une classification précise établie par les frères Fox dès 1911, datée de façon précise et appliquée depuis cette date à l'inventaire d'un grand nombre de trésors qui, de plus, reflètent une circulation monétaire homogène dans tout le royaume. M. Allen s'appuie sur un nombre impressionnant de trésors (près d'une centaine sur 328 sont utilisables) qu'il soumet d'abord à un test : la proportion des monnaies de Londres et Cantorbéry traduit-elle les productions respectives des deux ateliers ? Le test est positif, mais il observe que la circulation monétaire n'est vraiment homogène dans le royaume et ne reflète précisément les proportions des pièces frappées que 10 ans après la fin de l'émission.

Date	Frappe	Estimation	Mayhew	Allen	+ gros, étranger + or
	(en millions de pièces)	(milliers £)	(milliers £)	(milliers £)	(milliers £)
1158		(10 Millions)	(40 M)		
1180		(20 Millions)	(80 M)		
1248	100 Millions		400 M		
1280	214 Millions		890M	840 M	800-900 M
1290			900 M	1100 M	1000-1300 M
1300				880 M	1100-1400 M
1311			1100 M	1600 M	1500-1900 M
1319				2100 M	1900-2300 M
1331			1 100 M	1800 M	1500-2000 M
1351			500 M	750 M	700-900 M +154M

Fig. 2 Masse monétaire en Angleterre

Il utilise ensuite ces trésors pour évaluer à l'aide des émissions récentes la masse monétaire en circulation. Une fois que la masse monétaire est ainsi évaluée à chaque moment, on peut suivre la proportion des monnaies de 1279-1281 dans les trésors et mesurer la quantité de ces pièces dans la masse monétaire. En suivant la disparition progressive des 890 000 £ frappées dont ne restent plus en circulation que 120 000 £ en 1351, on a ainsi une mesure du « wastage » (qui varie de 5 % à 20 % en 10 ans, soit de moins de 1% à 4 % par an). Un chiffre qui vient confirmer la proposition d'évaluation élevée avancée par N. J. Mayhew pour cette déperdition, tout en montrant des accélérations ou des ralentissements du mouvement (financement de guerres, restrictions des échanges...). La suite de l'article de M. Allen affine les évaluations en tenant compte des petits ateliers dont les chiffres de production ne sont pas connus, des monnaies divisionnaires et des rares gros ou encore des monnaies étrangères en circulation. Il obtient pour finir les fourchettes d'évaluation suivantes (fig. 2).

Un cas particulier ?

Les résultats et les tendances que permettent de dégager ces enquêtes sont importants et permettent de faire trois observations principales :

On peut d'abord relever, comme le rappelle P. Spufford, qu'il y avait plus de monnaies d'argent en circulation en Angleterre dans les années 1320 que sous Henri VIII : 2,3 millions de £ représentent 552 millions de pièces en circulation et plus de 730 t d'argent.

On peut ensuite s'intéresser à la croissance de la masse monétaire jusqu'à ce point haut des années 1310 et 1320. L'augmentation de la masse monétaire de 1280 (800-900 000 £) à 1320 (1,9 à 2,3 millions de £) représente 430 t d'argent supplémentaires en 40 ans soit un accroissement moyen de plus de 10 t par an après des frappes sur un rythme comparable depuis 1250. Sachant qu'on évalue la production annuelle d'argent en Europe à moins de 40 t avant la découverte de la mine de Kutna Hora qui a pu produire au début du XIVE siècle plus de 30 t d'argent par an à elle seule, il faut supposer qu'entre le quart et la moitié de cet argent s'accumulait en Angleterre. Sauf à reconsidérer les estimations de la production minière, la proportion paraît incroyable. Il fallait que la balance commerciale anglaise fût largement excédentaire. On pense immédiatement au commerce des laines. Faut-il voir au bout du circuit commercial l'Angleterre recevant de l'argent pour sa laine et accumulant des monnaies comme l'Inde accumulait l'or en contrepartie du poivre et des épices ? Sans doute faut-il admettre, après les études de C. Dyer et de N.J. Mayhew⁷, que l'économie anglaise était profondément monétarisée.

⁷ C. Dyer, *Standard of living in the later Middle Ages in England c. 1200-1520*, Cambridge, 1989.

Faut-il dire qu'elle était en fait « exceptionnellement » monétarisée à cette époque grâce à cet afflux d'argent ? Il semble improbable que les autres pays aient pu accumuler de l'argent et voir circuler des monnaies dans des proportions comparables. La fragilité d'une construction de l'histoire monétaire sur les seules données anglaises apparaît crûment.

Enfin, les enquêtes de Mayhew et Allen montrent que la tendance s'inverse avant 1330 et qu'en 1351 la masse monétaire se trouve divisée par deux ou par trois par rapport aux années 1320 ; ils répondent ainsi à une objection de H. Miskimin pour lequel la réduction de la masse monétaire anglaise ou en tout cas à celle du stock métallique et monétaire européen n'intervient pas dès les années 1330 mais seulement après 1350. H. Miskimin accusait même N. Mayhew de myopie à ne considérer qu'un pays, l'Angleterre. Selon lui, en effet, la baisse de la production monétaire anglaise dès 1330 n'est pas significative d'un mouvement de fond, mais constitue seulement un épisode du jeu des frappes alternées entre les différents pays européens. Il considère qu'avant 1350 les fluctuations de la production monétaire correspondent à des déplacements spéculatifs de métal⁸. C'est en effet ce qu'il a pu observer dans les années 1334-1384 entre l'Angleterre, les Pays-Bas et la France du Nord qu'il a étudiés : quand la frappe est très active dans un pays elle est faible ou inexistante dans les autres. Ce schéma de frappes alternées se vérifie alors dans plus de 80 % des cas. L'absence de comptes de production monétaire pour la Flandre et la France avant 1334 pour l'or et 1344 pour l'argent ne permet malheureusement pas de vérifier cette hypothèse pour la période antérieure.

Elle ne permet pas de l'exclure ; et peut-être le jeu des frappes alternées débute-t-il plus tôt, à partir de 1260 déjà où on observe le premier fléchissement de la production monétaire anglaise. Avant ces années 1260, c'est-à-dire avant la diffusion de la frappe des gros et des pièces d'argent de bon titre, le phénomène serait plus difficilement concevable du fait des frais élevés qu'imposeraient la refonte et l'affinage des monnaies de billon et il ne pourrait porter que sur l'argent nouveau ou en lingots. Les fluctuations de la production anglaise deviennent plus sensibles à partir de 1290-1300 ou de 1320 ; elles peuvent correspondre à ces mouvements de « frappes alternées ». Toutefois cela laisse bien peu de moments aux autres pays (années 1270, 1290 et 1320-1340) pour avoir pu bénéficier de fabrications vraiment actives.

N. J. Mayhew, « Money in the late medieval Countryside Britain », *La moneta in ambiente rurale nell'Italia tardomedievale, Atti Rome 21-22-09 2000*, Rome, 2002, p. 5-26.

⁸ Ce serait en particulier le cas avec « l'argent étranger » comptabilisé dans les archives anglaises.

Quelle que soit l'hypothèse retenue, celle de Mayhew et Allen ou celle de Miskimin, il faut supposer que la masse monétaire n'a pu s'accroître dans le reste de l'Occident sur le même *tempo* qu'en Angleterre et admettre qu'il n'est pas possible ni raisonnable de prendre l'Angleterre comme un modèle, un cas représentatif, mais qu'il s'agit d'une exception. Il y a l'Angleterre et le reste du monde. Cette position n'est jamais explicitée par les différents auteurs mais, sans leur faire de procès d'intention, on peut estimer que c'est un sentiment largement répandu. P. Spufford mentionne l'hypothèse de Miskimin, et en bonne logique il cherche aussitôt (p. 206) des points de comparaison pour déterminer si l'économie monétaire de l'Europe a pu alors connaître une progression générale au XIII^e siècle et jusqu'à 1330. Il les cherche d'abord en France et c'est que je vais tenter de faire à mon tour.

II. La France

La production monétaire paraît moins intensive en France et la masse monétaire paraît effectivement inférieure quand on peut la saisir, comme on le voit pour ces émissions de 1308-1311 ou encore avec les émissions de deniers « bourgeois » de 1311-1312 qui sont prises pour exemple par P. Spufford ou J. Day.

Les émissions de « Bourgeois » (1311-1312)

Il s'agit de l'émission d'une nouvelle monnaie sous la forme de deniers (« bourgeois simples ») de même contenu métallique que les deniers tournois antérieurs (1,12 g d'argent à 30 %, soit 0,33 g de fin), de doubles (« bourgeois forts ») et d'oboles (fig. 3), mais son lancement n'est pas assorti d'une refonte obligatoire des anciennes monnaies. Cette refonte partielle pourrait être comparée à la refonte de 1300 en Angleterre.

Des comptes sont conservés pour huit ateliers de façon plus ou moins complète sur 15 mois (pour 4 mois à Troyes et 10 mois à Rouen). Ils s'interrompent entre mai et juillet 1312 alors que les bourgeois ont cours jusqu'à septembre 1313. Correspondent-ils à la totalité des frappes de bourgeois ? Cette période 1312-1313 n'est pas listée par la suite avec les « monnayages dont il faut les comptes », sinon pour les ateliers de Rouen (de juin à septembre 1313), de Troyes depuis juillet 1311, et de Mâcon et Saint-Quentin pour une période plus large. Un arrêt des émissions en 1312 reste plausible mais le document correspondant à cette période de fabrication a peut-être été perdu puisque des boîtes sont remises en septembre 1312 et que le compte suivant porte sur les boîtes correspondant aux fabrications du 1^{er} septembre 1314 à 1319 ! Ces boîtes contenaient un échantillon de la fabrication destiné au contrôle *a posteriori* et on évalue le taux d'échantillonnage (attesté en 1307) à une pièce en boîte pour 2400 pièces frappées. Diverses incertitudes demeurent donc sur l'évaluation de l'ensemble des frappes de bourgeois à partir de ces comptes.

	Mars d'argent	Tonnes	Nombre de pièces en bourgeois	
Bourgeois forts	103 000	26	37 millions	74 millions
Bourgeois	112 000	28	80 millions	80 millions
Obole burgeoise	36 000	9	51,3 millions	26 millions
<i>Total</i>	<i>251 000</i>	<i>62,5</i>	<i>168,3 millions</i>	<i>180 millions</i>

Fig. 3. Production de « bourgeois » en France en 1311-1312

Avec 37 millions de doubles, 80 millions de simples et 52 millions d'oboles frappés, on atteint un nombre de 169 millions de pièces soit, en valeur 180 millions de deniers bourgeois ou 750 000 livres avec un masse d'argent de 62,5 t d'argent correspondant à environ 187 000 £. Par comparaison, en Angleterre, la refonte partielle de 1300-1301 a permis la frappe de 61 millions de pièces valant 253 000 £ et contenant 84 t d'argent. La fabrication dans les huit ateliers français a donc porté sur trois fois plus de pièces mais elle représente un tiers d'argent en moins que celle des dix ateliers anglais.

Si on considère la production par atelier on peut observer que la productivité des ateliers français est comparable à celle de Londres ou Cantorbéry en nombre de pièces. A Londres le record absolu est établi en 1280 avec 61 t et 180 000 £ soit 45 millions de pièces mais les années qui se classent en second ou en troisième ne dépassent pas 26 millions d'exemplaires, en 1300, et 24 millions, en 1279 (111 000 £ et 96 000 £). Paris travaille en 1312 sur un rythme de 160 000 l. par an, soit 38 millions de pièces, qui est comparable aux records londoniens. Même un atelier plus modeste comme Montreuil-Bonnin en Poitou travaille sur un rythme de 84 000 l. par an, soit 20 millions de pièces contenant 7 t d'argent. En volume d'argent, en effet, les ateliers français se situent à un niveau de production sensiblement inférieur à celui des ateliers anglais : Paris a traité dans l'année 1312 13 t d'argent, face aux chiffres record de 61 t pour Londres en 1280, de 37 t en 1300 ou de 32 t en 1279... La quantité d'argent frappée et circulant en France serait-elle inférieure à celle de l'Angleterre, pourtant plus petite et moins peuplée ?

La population de l'Angleterre est évaluée à environ 6 millions d'habitants en 1300 (de moins de 4 millions à plus de 7 millions selon les auteurs) alors que celle de la France est évaluée à 20 ou 22 millions d'habitants en 1328 dans ses limites actuelles (et à 12 à 20 millions dans ses limites de l'époque selon les auteurs), soit 3 à 5 fois la population de l'Angleterre. La comparaison est-elle pertinente alors que l'organisation monétaire des deux pays est également différente ? Au début du XIV^e siècle, en France on utilise déjà les pièces d'or et les gros d'argent à côté des deniers (oboles et doubles). D'autre part les monnaies féodales sont encore frappées et circulent en grand nombre, comme le rappelle prudemment P. Spufford.

Dans ces conditions, peut-on recourir à la méthode d'approche de la masse monétaire par les trésors ? Ceux-ci sont peu nombreux : les trésors datés par les émissions de bourgeois donnent des résultats sans cohérence (c'était attendu si on se réfère au délai de 10 ans évoqué pour le brassage de la circulation monétaire en Angleterre). Deux trésors datés de 1314-1317 viennent de Bretagne (hors du domaine royal) et contiennent trop peu de pièces et en particulier trop peu de monnaies royales pour être significatifs (183 sur 597). Restent quatre trésors enfouis dans les années 1315-1322, dans des régions contrôlées par le roi et qui totalisent 8 029 pièces dont 6 015 monnaies royales, parmi lesquelles on compte 1 970 bourgeois soit 32,7% (24,5 % sur l'ensemble des pièces). Toutefois la circulation n'est pas vraiment homogène : la proportion varie de 22 % à 36 % (et encore tous ces trésors sont-ils situés dans le domaine). De plus, un test sur la représentativité de la production dans les trésors est un échec si on regarde la proportion des doubles bourgeois, des bourgeois simples et des oboles bourgeois ! Mais peut-être ces pièces qui se situent sur une échelle de valeur de 1 à 4 (comme les monnaies anglaises, penny, half-penny et farthing) ne sont-elles pas thésaurisées dans les mêmes types de trésors ?

Trésors	Nombre Bourgeois	Nb Pièces (royales)		Bourgeois (%)	(Sur royales) (%)
1314-1317					
St-Jean de Brévelay (56)	18	409	(173)	4	(10)
Vannes (56)	1	188	(10)	0,6	(10)
1315-1322					
Léré (18)	6	31	(28)	20	(22)
Saint-Maixent (86)	970	4200	(2663)	23	(36)
Puylaurens (81)	786	2688	(2583)	29,2	(30,5)
Villeneuve (63)	208	1110	(741)	19	(28)
<i>Total</i>	<i>1970</i>	<i>8029</i>	<i>(6015)</i>	<i>24,5</i>	<i>(32,5)</i>
1328					
Manderen-Sierck (57)	1433	17606	(15880)	8	(9)

Fig. 4 Proportion de bourgeois dans les trésors

Avec toutes ces réserves sur la validité de la démarche, je vais tenter de la mener jusqu'au bout. Si on part de 750 000 l. frappées en bourgeois et d'une moyenne de 33 % de bourgeois (en nombre de pièces), on a une masse monétaire de 2 250 000 l. de monnaies royales, soit 187,5 t d'argent, (l'équivalent de 570 000 £) en monnaies royales alors que la circulation en Angleterre est alors évaluée à plus de 2 millions de £ ou près de 700 t d'argent ! Certes, il faut ajouter la part des monnaies féodales dans le royaume, dans les fiefs comme dans le domaine royal, et tenir compte de la part des monnaies d'or et surtout des gros tournois d'argent dans la masse monétaire. D'après ces 4 trésors (situés dans le domaine), on passerait à une

masse monétaire de 250 t d'argent avec les monnaies féodales. Il devait y avoir davantage de monnaies féodales en circulation dans les fiefs eux-mêmes. Pour l'or, la quantité frappée entre 1311 et 1322 à Paris et Montpellier s'élève à 2 225 kg. Même avec un ratio or/argent élevé, de l'ordre de 14, cela donnerait au plus 30 t d'équivalent argent, si on suppose que les autres ateliers ne frappaient pas d'or. Certes, les agnels d'or ne représentaient eux-mêmes qu'une part de l'or en circulation, 1/5 d'après les deux seuls (petits) trésors de Chalons-sur-Marne et Longvilliers. Cela donnerait une quantité d'or en circulation équivalant à environ 150 t d'argent. Pour les gros tournois, en revanche, il n'y a pas de séries de chiffres de fabrication ni de trésors utilisables. L'essai d'évaluation tourne définitivement court. En tout cas, il faudrait une masse de gros tournois supérieure à celle des deniers pour seulement égaler la masse monétaire anglaise. L'enquête a ainsi atteint ses limites.

Gros tournois

Pour les gros, quelques comptes, déjà cités par P. Spufford, laissent entrevoir une fabrication particulièrement active et abondante. En 1278-1279 sur 10 mois on frappe des gros à Saint-Quentin sur un rythme de 3,2 millions de pièces par an, soit 150 000 l. t. contenant 14 t d'argent (l'équivalent de 37 500 £). En 1285 l'atelier de Tournai atteint sur sept mois un rythme annuel de 4,5 millions de pièces, soit 225 000 l. t. contenant 18,7 t d'argent, l'équivalent de 55 000 £ et en 1289 (sur quatre mois seulement, certes) un rythme de 5,3 millions de pièces contenant 23 t d'argent, ce qui correspond à 265 000 l. t. ou 66 000 £. Si on multiplie le rythme de fabrication de Tournai en 1289 par le nombre des ateliers royaux actifs (sept ou huit) on atteint les 150 ou 160 t d'argent annuelles qui rendraient la production française comparable à celle de l'Angleterre, même en calculant par habitant ou par superficie. Malheureusement, les chiffres de Paris pour huit mois de la même année 1285 sont sur un rythme annuel de 5,7 t d'argent (ce qui donnerait moins de 50 t par an pour 8 ateliers) ou de 1,3 million de gros auxquels s'ajoutaient 800 000 deniers tournois, soit au total 68 000 l. t.

<i>Gros tournois</i>					
Date	Atelier	(Durée)	Par an Nb Pièces	Valeur	Arg.
1278-9	Saint-Quentin	(10 mois)	3,2 Millions	150 000 l.t.	14 t
1285	Tournai	(7 mois)	4.5 M	225 000 l.t.	19 t
1285	Paris	(8 mois)	1,3 M	65 000 l.t.	5,7 t
		(+deniers tournois)	+0,8 M d.t.	+3 300 l.t.	+0,3 t
1289	Tournai	(4 mois)	5,3 M	265 000 l.t.	23 t

Fig. 5 Fabrications de gros tournois au XIII^e siècle

Les chiffres sont donc trop irréguliers pour qu'on puisse les considérer comme représentatifs d'un niveau de frappe constant et aussi soutenu dans tous les ateliers royaux. Tournai, et Saint-Quentin, proches de la « frontière » flamande pouvaient constituer des cas exceptionnels⁹, dans le contexte régional de l'époque, celui d'une fabrication concurrente (et alternée ?) de gros, de « baudekins », et d'imitations d'esterlins.

Pour conclure, on peut observer dans les ateliers royaux français la capacité de frapper des quantités de pièces comparables voire supérieures à celles de Londres et Cantorbéry et de traiter des masses d'argent approchantes, si on s'intéresse à la fois aux frappes de gros et de deniers. Mais, même s'il ne s'agit pas dans ces quelques comptes de chiffres record, liés à des circonstances particulières, on ne peut en déduire pour la masse monétaire française un niveau ni une évolution comparables à ce qu'on observe en Angleterre : la situation exceptionnelle de l'Angleterre au XIII^e et au début du XIV^e siècle semble entendue.

Autres comptes : Du côté des monnaies baroniales

Il y a encore un compte royal de fabrication pour l'atelier monétaire royal de Mâcon en 1248 que P. Spufford ne signale pas. Il porte sur la fabrication de 24 500 l. t., 5,9 millions de pièces, contenant 2 t d'argent (l'équivalent de 6 000 £). Malheureusement la période sur laquelle porte ce compte n'est pas précisée et on ne sait s'il s'agit d'une production annuelle ou de celle d'un terme comptable (il y en a trois par an). Dans ce cas la quantité d'argent monnayé et, dans tous les cas, le nombre de pièces frappées dans cet atelier modeste¹⁰ atteindraient des niveaux comparables à ceux de Londres ou de Cantorbéry dans les années 1240 et, qui plus est, il se place au moment même où la refonte de 1248-1250 battait son plein en Angleterre et pouvait y attirer le métal. P. Spufford cite encore, d'après N. de Wailly¹¹ un compte

⁹ Sans compter le fait que la forte production de Tournai en 1290 est liée à changement sensible du prélèvement royal sur la frappe (M. Bompaire, « L'activité monétaire sous le règne de Philippe IV le Bel », dans *The gros tournois*, N.J. Mayhew ed., Londres, 1997, p. 51-104, document E, p. 96).

¹⁰ A. Guerreau, « L'atelier monétaire royal de Mâcon, 1239-1421 », *Annales ESC*, XXIX, 1974, p. 369-392. L'atelier n'apparaît pas dans les comptes de 1307-1312, mais en 1298-1300, c'est l'atelier dont la production est, de loin, la plus réduite. Ses profits de fabrication sont seize fois moins élevés que ceux de Paris, cinq fois moins élevés que ceux de Montreuil-Bonnin... (J. Quehinne, « Les ressources monétaires du Trésor, 1298-1300 », dans *Monnaie, finance et fiscalité sous Philippe le Bel, Actes du colloque du Comité pour l'histoire financière de la France, Paris-Bercy, 14 mai 2004*, sous presse.

¹¹ N. de Wailly, « Recherches sur le système monétaire de saint Louis », *Mémoires de l'académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 21, 2, 1857, p. 114-176, p. 145.

monétaire du règne de saint Louis. Il s'agit en fait d'un compte de son frère Alphonse de Poitiers dans son atelier poitevin de Montreuil-Bonnin (Vienne) sur lequel nous reviendrons. Au XIII^e siècle, en effet, les ateliers des prélats et barons contribuent de façon notable à l'approvisionnement de la circulation monétaire dans le royaume de France. F. Dumas¹² en recense plus de 80 sous le règne de Philippe Auguste (1180-1224) et il y en avait encore une trentaine en 1315, mais tous n'étaient pas aussi actifs. Certains ne sont connus que par quelques exemplaires et les données chiffrées manquent sur la plupart d'entre eux. Pour le XIII^e siècle, on dispose de quelques comptes et chiffres de productions qui sont rassemblés dans le tableau suivant (fig n° 6).

<i>XIII^e s. Comptes de fabrication monétaire</i>					
Date	Atelier	(Durée)	Par an Nb pièces	Valeur	Arg
1211-3	Melgueil	3 ans	3,3 Millions	14 000 l.	1,3 t
1222	Barcelone	4 mois			1,5 t
1248	Mâcon	1 an ?	5,9 M	24 500 l.t.	2,0 t
1252-3	Toulouse	± 1 an	6,2 M	25 875 l.t.	2,1 t
1266-8	Castelnau	18 mois	6,5 Millions de Millarès		7 t ?
1267	Montreuil-Bonnin	1 à 3 ans	16/50 M	70/210 000 l	6/17 t
1272 ?	Montreuil-Bonnin	8 mois	23 M	96 000 l.t.	8 t
1276-7	Dijon	2 ans ?	10 M		
1278-9	Dijon	1 an ?	8,5 M		
1282-3	Dijon	5 mois	11 M		
1305	Rodez	18 mois	0,6 M	1 500 l.t.	0,1 t
1315-7	Blois	3 ans	16 M	50 000 l.	3,8 t

Fig. 6 Comptes de fabrication monétaires : ateliers baronniaux

Ainsi, durant les années 1211-1213, l'atelier de Melgueil (près de Montpellier) frappe en moyenne 3,3 millions de pièces par an, soit environ 14 000 l. contenant 1300 kg d'argent. Il est plus actif en nombre de pièces que Londres ou Cantorbéry dans années 1220 ou 1230, avec 3,3 millions face à 2,5 millions en moyenne par atelier, mais une fois encore la quantité d'argent traitée est moitié moindre avec 1,4 t face à 3 t d'argent en moyenne. Mais cette fabrication qui suit la prise de possession par l'évêque de Maguelonne de l'atelier et du comté de Melgueil (confisqué au comte de Toulouse à l'occasion de la Croisade des Albigeois) se situe dans un contexte particulier. Surtout, on observe que le bénéfice de la frappe passe de 5 d. à 4 d. puis à 3 d. par livre au cours de ces trois années. Il s'agit sans doute là d'une façon de

¹² F. Dumas, « La monnaie dans le royaume au temps de Philippe Auguste », dans *La France de Philippe Auguste, le temps des mutations., Actes du colloque... Paris 1980* ed. R.-H. Bautier, Paris, 1982, p. 541-574.

stimuler la fabrication en offrant un peu plus pour le métal. Un tel système ne peut durer qu'un temps et la production s'est peut-être ralentie ensuite. On ne peut donc tabler sur ces valeurs pour définir la vitesse de croisière des fabrications à Melgueil au XIII^e siècle.

Il en va de même pour les premières données montrant l'activité de Barcelone sur un rythme comparable avec plus de 1,5 t d'argent par an (à comparer aux 3 t alors frappées à Londres). Elles se situent en 1222 au moment des émissions de « doblencs » (de titre réduit) et ne sont pas forcément représentatives d'une frappe régulière et durable.

Dans cette région méditerranéenne, les quantités d'argent en jeu semblent plus importantes en 1266-1268 (36 000 marcs par an contenant environ 7 t d'argent et 6,5 millions de pièces) pour des émissions de monnaies d'argent de haut titre (autour de trois quarts de fin) comme les « millarès » imitant les monnaies almohades frappées près de Montpellier. Mais, encore une fois, il s'agit d'émissions particulières : le titre baisse progressivement pour favoriser la frappe (et le roi d'Aragon autorise même à frapper au titre que les marchands voudront) et, d'autre part, ces pièces ne sont frappées que pour l'exportation vers le Maghreb et ne sont jamais entrées dans la circulation monétaire régionale. Le premier bail des gros de Montpellier créés en 1272 prévoit une frappe de 6 t d'argent par an pendant deux ans, soit là encore un ordre de grandeur supérieur à celui des émissions de deniers de billon et comparable à celui des émissions d'argent, gros tournois, esterlins ou *millares* en ce qui concerne la quantité de métal, même si le nombre de pièces reste plus moyen.

A Toulouse, en 1253, un litige entre les monnayeurs et le nouveau comte Alfonse de Poitiers, frère de saint Louis, évoque une fabrication de 6,2 millions de pièces, contenant 2,1 t d'argent, en un peu moins d'un an. Cette fois il s'agit de l'introduction d'une nouvelle monnaie imitant le denier tournois du roi : il ne s'agit donc toujours pas d'une production normale, routinière, régulière.

Un contrôle des échantillons contenus dans les boîtes de Montreuil-Bonnin en Poitou en 1267 témoigne de la fabrication de 209 milliers de livres, soit environ 50 millions de pièces contenant 17,5 t d'argent. On ne peut déterminer si le contrôle porte sur la dernière année ou sur l'ensemble du bail de trois ans. Cependant cette fabrication de « poitevins neufs » suit de peu le décri par le roi, en 1263, des émissions poitevines antérieures et on peut soupçonner l'effet d'une refonte.

On peut dire la même chose d'un compte de Montreuil-Bonnin¹³ qui n'est pas daté mais qui a été situé en 1272, juste après la mort d'Alfonse, au

¹³ A. Dieudonné, « Compte de fabrication de de tournois pour Philippe III à Montreuil-Bonnin (1272) », *Revue Belge de numismatique*, 76, 1924, p. 9-28.

moment où le Poitou revient au roi. Celui-ci refrappe sans doute en monnaies royales les anciennes monnaies poitevines. La production, particulièrement intense sur les huit mois couverts par ce compte se fait au rythme annuel de 23 millions de pièces (deniers et oboles) contenant 8 t d'argent. Ce n'est pas non plus un monnayage régulier et la production est également marquée par un enchérissement progressif de l'argent et une réduction du profit.

Les émissions du duc de Bourgogne vers 1276-1283¹⁴ sur un rythme tournant autour de 10 millions de pièces par an sont des émissions d'affaiblissement caractérisées, à l'opposé d'une production régulière.

C'est encore le cas pour les émissions de Blois de 1315-1317¹⁵ où les oboles forment une part significatives des 16 millions de pièces, contenant tout de même 3,8 t d'argent, frappées par an. Dans ces cycles de mutations monétaires, les refontes et frappes peuvent se suivre de très près et faussent la perception des véritables apports à la masse monétaire.

Les fabrications de Rodez en 1305¹⁶ quand le roi autorise la réouverture des ateliers baronniaux sont très réduites et témoignent peut-être du véritable niveau de production de la plupart des ateliers féodaux dans la plupart des moments. Toutefois, une génération plus tôt, l'atelier de Rodez avait travaillé sur un rythme nettement plus soutenu si on se fonde sur les engagements de production pris lors du bail de 1271.

Ces diverses émissions réparties en divers points du royaume et en divers moments atteignent un rythme de production comparable à celui des ateliers royaux pour les bourgeois ou à celui des ateliers anglais, pour le nombre de pièces sinon pour les quantités d'argent, avec souvent 15 millions de pièces par an depuis les années 1260. Les quantités d'argent se situent sur un rythme qui varie entre 1 et 8 t par an, les chiffres les plus élevés étant le plus souvent atteints pour des émissions de pièces de titre élevé. Aucun des ateliers français pris isolément n'atteint cependant la masse d'argent traitée aux mêmes dates à Londres ou Cantorbéry. Mais le nombre de ces ateliers est tel qu'une simple interpolation permettrait de supposer pour la France un niveau de production monétaire tout à fait comparable à celui de l'Angleterre à proportion de la taille et de la population des deux royaumes. Une telle interpolation reste cependant téméraire car les fabrications envisagées apparaissent trop ponctuelles et trop souvent liées à des circonstances

¹⁴ F. Dumas-Dubourg, *Le monnayage des ducs de Bourgogne*, Louvain-la-Neuve, 1988, XVIII-419 p., 30 pl. (Numismatica Lovanensia, 8).

¹⁵ M. Bompaire, « La Monnaie comtale de Blois au début du XIV^e siècle », *Bulletin de la Société Française de Numismatique*, 39, mars 1984, p. 460-464.

¹⁶ J. Belmon, « La monnaie de Rodez. I. La mort d'un monnayage seigneurial. II. L'organisation et le personnel de l'atelier », *Revue Numismatique*, 2003, p. 355-418 et 2004, p. 241-304.

particulières pour qu'on puisse leur attribuer la belle régularité des émissions anglaises.

Les baux monétaires, avec leurs promesses de fabrication sur plusieurs années permettent peut-être mieux d'établir la régularité des fabrications. Les quelques comptes que nous venons d'examiner permettent en tout cas de vérifier que les fabrications qu'envisagent les baux étaient assez réalistes. Il faut rappeler qu'ils sont réglés à cette époque par le système du « gros millier » : les monnayeurs doivent verser au prince une certaine redevance ou « *monetarium* » pour un « gros millier » de livres, mais ce gros millier compte 1125 livres ou 270 000 pièces et non 240 000. De plus, quand il s'agit de deniers tournois ou de monnaies équivalentes on peut retenir qu'un gros millier représente presque 100 kg d'argent pur et que 12 l. t. représentent à peu près 1 kg d'argent.

Baux		Durée	Engagement en gros Milliers	Par atelier par an	Nb pièces	Argent
1224	Champagne	3 ans	≥ 52 g M (3 at.)	≥ 6 g M ?	1,6 M	0,6 t
1253	Toulouse	1 an	30 g M	30 g M	8 M	2,6 t
1261	Melgueil	3-4 ans	100 M l.	[25 g M ?]	6,7 M	2,2 t
1266	Castelnau	1,5 an	50 M Marcs	[66 g M]	[6 M]	6 t
1262	Provence	5 ans	100 g M	20 g M	5,4 M	1,8 t
1265 ?	Beaucaire	2 ans	200 g M	50 g M	13,5 M	4,4 t
1265 ?	Parisis	2 ans	55 g M	[35 g M]	7,4 M	3,1 t
1267	Provence	2 ans	30 g M	15 g M	4 M	1,3 t
1267	Poitou	2 ans	80 g M	40 g M	10,8 M	3,6 t
1269	Poitou	<3 ans	60+12 g M	[41 g M]	11 M	3,7 t
1271	Rodez	3 ans	63 g M	21 g M	5,5 M	1,9 t
1272	Castelnau	2 ans	50 M Marcs	[66 g M]	3 M	12 t
1272	Provence	2 ans	50 g M	25 g M	6,7 M	2,2 t
1272 ?	Philippe III	2 ans	50 gM	25 g M	6,7 M	2,2 t
1289	Périgueux	2 ans	20 000 Marcs			
1303	Bourgogne	1 an			18 M	

Fig. 7 Production prévue dans les baux monétaires du XIII^e siècle

En examinant la liste dressée dans le tableau (fig n°7¹⁷), nous trouvons pour chaque atelier des émissions annuelles portant sur des quantités allant de 0,6 t (en 1224) à 5 ou 6,5 t d'argent (pour les gros de Montpellier) soit de 7 000 à 75 000 l. t. ou de 1,7 à 17,5 millions de pièces. Il est aisé de vérifier que les données sont cohérentes avec celles que donnaient les comptes.

Nous disposons ainsi pour les années 1260, en particulier, d'un ensemble d'indications qui laisse supposer que la production monétaire fut

¹⁷ Repris et développé de M. Bompaire, « Les ateliers de Melgueil, Cahors et Rodez d'après les sources écrites », dans *Trésors et émissions monétaires du Languedoc et de Gascogne*, ed. Georges Depeyrot, Toulouse, 1987, p. 11-51, p. 14-16.

active en France au cours de cette décennie. Les engagements souscrits pour sept ateliers par les maîtres des monnaies qui nous ont été ainsi conservés pour les années 1261-1270 portent sur 58 t d'argent que l'on peut mettre en regard des 120 t effectivement frappées en Angleterre durant la même décennie. Certes, c'est une période où l'activité baisse en Angleterre (surtout après 1266) et d'autre part les différents ateliers monétaires français, royaux et féodaux, peuvent s'être fait concurrence pour attirer le même métal et l'avoir tour à tour frappé en « frappes alternées ». Il n'en demeure pas moins qu'une production à l'échelle du royaume sur le même pied que celle de l'Angleterre devient admissible.

Le second intérêt de ces baux est de préciser le taux de bénéfice attendu de ces émissions, le niveau du *monetarium* qui fait précisément l'objet de la négociation lors du bail. On pressent qu'il sera d'autant plus élevé que la concurrence sera vive entre les candidats à l'adjudication et que les perspectives de gain seront élevées grâce au bas prix du métal ou par le jeu de l'affaiblissement ou de l'imitation. En schématisant, on peut y chercher un indicateur sur l'évolution de la conjoncture du « marché de l'argent-métal » en France et dans chaque région, c'est-à-dire sur la facilité relative à se procurer du métal, selon le prix de l'argent. Il faut aussi observer que le prélèvement varie selon les espèces et par exemple qu'il semble plus élevé sur les gros et sur les oboles que sur les deniers.

La connaissance du *monetarium*, du taux de bénéfice par gros millier permet aussi d'estimer la production monétaire à partir des comptes des revenus monétaires du prince. C'est ce que F. Dumas a essayé de faire pour la Bourgogne, autour de 1280. On peut le faire aussi à partir des comptes d'Alfonse de Poitiers.

1224	Champagne	25 l. par g M (gros Millier ¹⁸)
1248	Mâcon	[45 l. par g M]
1251-2	Toulouse	25 puis 28 l. par g M
1253	Toulouse	16 l. par g M
1253-4	Montreuil Bonnin	30 l. par g M
1257	Montreuil Bonnin	20 l. par g M
1259	Montreuil Bonnin	25 l. par g M
1262	Provence	50 l. par g M
1266	Saint Louis	55 l. par g M
1266 ?	Saint Louis	10 l. parisis par g M [12,5 l. t.]
1267	Montreuil Bonnin	50 l. par g M
1267	Provence	15 l. par g M (30 l. par g M pour les gros t.)

¹⁸ Le gros millier est en général de 1125 l. soit 270 000 d. Il est de 1250 l. ou 300 000 d. en Bourgogne pour les émissions des années 1276-1279.

1269	Montreuil Bonnin	30 l. par g M (41 l. avec les mailles)
1269	Le Puy (gros 12 d.)	12 l., 40 l. par 1250 Ma soit 31 l. par 1250 Ma
1271	Rodez	40 l. par g M
1272	Provence	15 l. par g M
127 ?	Philippe III	1,5 l. t. par g M
1276-1279	Bourgogne (doubles)	100 l., 350 l., 150 l., 325 l. par g M
1286	Souigny	60 l. par g M

Fig. 8 Prélèvement / *Monetajium* par gros millier dans les baux monétaires

III. Les fabrications d'Alfonse de Poitiers : Montreuil-Bonnin

C'est ici que cette étude peut apporter des éléments « nouveaux » au dossier de la fabrication monétaire grâce à des recherches en cours qui portent sur le monnayage et les archives monétaires d'Alfonse de Poitiers mais aussi, plus spécifiquement sur l'atelier monétaire de Montreuil-Bonnin en Poitou. Un projet de recherche collectif vient d'être engagé sur celui-ci : des prospections et sondages archéologiques réalisés en 2005 et 2006 ont permis de constater qu'une bonne partie de la cour et des abords du château n'a apparemment pas été trop bouleversée, ce qui laisse de l'espoir de retrouver des vestiges de l'atelier monétaire qui fut actif pendant un siècle de 1250 environ à 1346 pour Alfonse de Poitiers puis pour les rois de France. Des fragments de creusets destinés à la fonte de l'argent ont déjà été retrouvés. Des fouilles devraient suivre. Leurs résultats pourront être confrontés avec les découvertes anciennement faites sur le site et avec ceux des fouilles de l'atelier, un peu plus tardif, de La Rochelle afin de mettre en évidence l'organisation de l'atelier et les techniques utilisées¹⁹.

Une enquête parallèle est engagée sur les sources d'archives relatives à cet atelier monétaire. Autant les archives monétaires de saint Louis sont minces, autant celles de son frère Alfonse de Poitiers sont riches. Ce n'est pas une découverte. Quand Edgar Boutaric écrit, en 1870, *Saint Louis et Alfonse de Poitiers*, où il consacre aux questions monétaires un chapitre entier²⁰, il explique : « Les documents que nous possédons sur ce sujet sont d'autant plus précieux qu'ils s'appliquent en partie à la monnaie de saint Louis sur laquelle nous manquons de documents précis ». Ces documents sont aussi intéressants

¹⁹ C'est l'objet du doctorat en cours d'Adrien Arles sous la direction de Bernard Gratuze et Florian Téreygeol qui dirige ces fouilles.

²⁰ E. Boutaric, *Saint Louis et Alfonse de Poitiers*, Paris, 1870, livre 3, chapitre 1 : « Histoire monétaire d'Alfonse », prépublié dans la *Revue Numismatique*, 1868, p. 285-302 et 365-387, « Histoire monétaire d'Alfonse frère de saint Louis, comte de Poitiers et de Toulouse (1241-1271) ».

en eux-mêmes pour faire connaître le monnayage d'Alfonse. E. Boutaric a vu, signale et utilise beaucoup de documents mais, curieusement, les historiens de la monnaie ne s'y sont pas reportés. Il faut dire que les belles publications de la *correspondance administrative* et des *enquêtes* ont fait connaître une large partie des archives d'Alfonse de Poitiers, archives monétaires y compris²¹. Les comptes n'avaient pas fait l'objet de la même attention. C'est maintenant chose faite²² grâce à Jérôme Belmon qui a retrouvé cinq comptes de fabrication de l'atelier de Montreuil-Bonnin, couvrant chacun un terme comptable, soit environ un tiers d'année²³. Quatre d'entre eux avaient déjà été publiés²⁴, mais étaient restés ignorés des numismates. A leur suite, P. Spufford les ignorait ou attribuait à saint Louis un fragment cité par Du Cange et . Il conviendrait donc de les ajouter à la série des comptes évoqués ci-dessus. Tous sont liés à l'activité de Jean Aubert.

En 1253 de la Chandeleur à l'Ascension 12 gros milliers ont été frappés, soit 3,24 millions de pièces contenant 1,14 t d'argent (cité *Recueil des Historiens de la France*, XXI, p. 280)

En 1253-1254, et plus précisément de la Toussaint 1253 à la Chandeleur 1254, ont été frappés 8 gros milliers, soit 2,16 millions de pièces contenant 0,76 t d'argent.

En 1257, de l'Ascension à la Toussaint, il s'agit de 22 gros milliers correspondant à 5,94 millions de pièces contenant 2,1 t d'argent.

En 1259 de l'Ascension à la Toussaint, la production s'élève à 69,6 gros milliers soit 18,79 millions de pièces contenant 6,6 t d'argent.

Enfin, en 1260, de l'Ascension à la Toussaint 12 gros milliers à nouveau ont été frappés.

Ils s'inscrivent dans les valeurs attendues pour les quantités frappées mais témoignent de variations importantes puisque le rythme annuel varie de

²¹ *Correspondance administrative d'Alphonse de Poitiers*, Auguste Molinier éd., 2 vol., Paris, 1894-1900, à compléter par A. Molinier, « Mandements inédits d'Alfonse de Poitiers, comte de Toulouse (1262-1270) », *Annales du Midi*, 1900, XII, p. 289-328. *Enquêtes administratives d'Alphonse de Poitiers*, ed. Pascal Guebin et Pierre-François Fournier, Paris, 1959.

²² Leur édition est engagée dans le cadre de la thèse d'Ecole des chartes de Gaël Chenart sous la direction de Jérôme Belmon.

²³ On compte par exemple 166 jours de l'Ascension à la Toussaint, 116 de la Chandeleur à l'Ascension et seulement 93 de la Toussaint à la Chandeleur.

²⁴ A. Bardonnnet, « Comptes d'Alfonse de Poitiers (1243-1247) », *Archives historiques du Poitou*, IV, 1875, p. 1-234, et « Comptes et enquêtes d'Alfonse, comte de Poitou, 1253-1269 », *Archives historiques du Poitou*, t. VIII, 1879, comptes publiés aux p. 13-14, 34-35, 158-159. ; Alexandre Teulet, J. de Laborde, Elie Berger, Henri François Delaborde, *Layettes du Trésor des Chartes ...*, 5 vol., Paris, 1863-1902, pour le compte de 1257.

2 à 20 t d'argent ou de 6,5 millions à 56 millions de pièces par an, ce qui constitue un rythme record pour des émissions de deniers en France au XIII^e-XIV^e siècle.

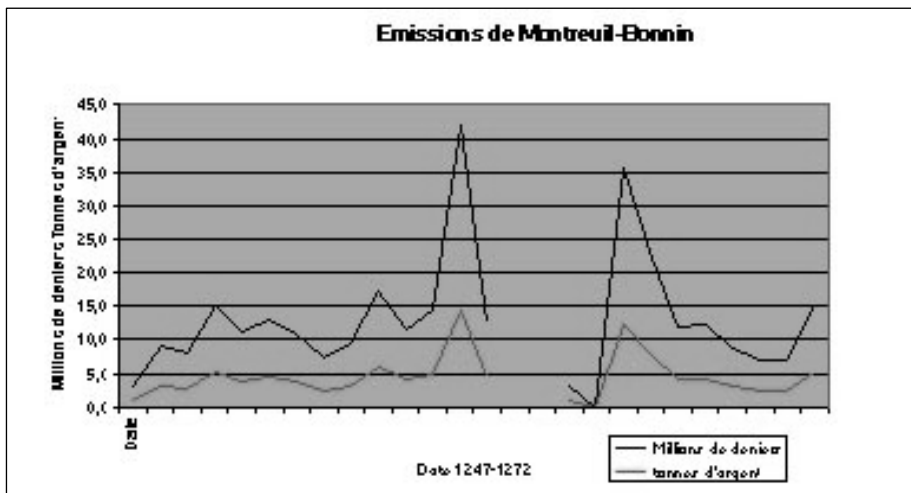
Il y a surtout tous les comptes de versement des profits du monnayage qui avec quelques lacunes forment une série presque complète. Il manque deux comptes en 1248-1249, quatre en 1260-1262 et tous les comptes postérieurs à la Toussaint 1268. Ainsi, entre l'Ascension 1249 et la Toussaint 1268 seulement 6 quadrimestres sur 57 font défaut. En 1263-1264, et en 1267, l'atelier semble connaître quelques moments de chômage qui se traduisent par l'absence de recettes « *de moneta* » à des moments où les maîtres changent. Peut-être en est-il de même en 1250-1251 et s'agit-il alors de l'installation de Jean Aubert ?

Les comptes conservés montrent que les recettes « *de moneta* » reportées dans les comptes généraux correspondent précisément aux bénéfices liés à la frappe versés dans la période concernée. Il serait donc assez simple d'en déduire les quantités frappées, si on connaissait le taux du *monetarium*, sachant qu'est reportée la recette nette, déduction faite des dépenses du monnayage. Ces dépenses sont bien connues grâce aux cinq comptes où elles figurent avec les mêmes rubriques en 1253 comme en 1260 : il s'agit de gages journaliers et d'une robe pour le garde et le portier montant à 25 l. environ (de 20 à 33 l. puisque les termes sont de longueur variable) à quoi peuvent s'ajouter quelques menus frais et enfin du versement de 2 livres par gros millier au responsable des coins monétaires. Le chiffre de la recette augmenté de 25 à 35 livres correspond donc au produit du nombre de gros millier par le taux du *monetarium* moins deux livres. Le taux de *monetarium* est connu dans les cinq comptes et les deux baux conservés pour Montreuil-Bonnin, mais pour les périodes intermédiaires il faut faire une hypothèse en s'appuyant sur les taux pratiqués dans d'autres ateliers. Par principe, c'est le chiffre le plus élevé pour le *monetarium* et donc le plus bas pour la production qui a été retenu dans les calculs qui suivent. Ainsi, le taux de 50 livres attesté à La Rochelle en 1246 est appliqué aux émissions de 1249 à 1252 plutôt que le taux de 30 l. en usage en 1253 et 1254 bien que les taux pratiqués à Toulouse en 1251 et 1253 soient plus faibles encore (25 et 28 l. puis 16 l. par gros millier). En 1255, enfin, le passage à un compte en tournois des recettes du monnayage correspond peut-être à une nouvelle émission²⁵ et à un nouveau bail qui serait au taux de 20 livres attesté ensuite en 1257, mais nous avons fondé le calcul sur le taux antérieur (30 livres par gros millier). Pour les

²⁵ L'argument est fragile. Ainsi, en 1265-1267, les recettes du monnayage sont libellées de nouveau en tournois, mais cela tient sans doute moins à un changement d'émission monétaire qu'aux instructions comtales sur la tenue de sa comptabilité et la gestion de ses finances en tournois.

années 1265-1267, nous avons supposé que le contrôle des boîtes à partir des échantillons pris sur 209 000 livres de fabrication concernait l'ensemble des fabrications, soit environ 186 gros milliers. Nous avons donc supposé que le taux de *monetagium* s'élevait à 90 livres par gros millier de façon à faire coïncider au mieux les quantités contrôlées et les profits comptabilisés. Comme les boîtes examinées en 1267, les engagements pris lors des baux de 1267 et 1269 pourraient permettre de croiser les données et de vérifier la validité de la démarche, mais ils portent sur la période où les comptes manquent et ces données viennent plutôt les compléter.

On pourrait peut-être pousser plus loin encore l'exploitation de ces comptes de recettes. Pour la période 1253-1260 sur laquelle s'étalent les cinq comptes monétaires de Jean Aubert, il semble que le compte de Jean Aubert n'est alimenté que par les recettes du *monetagium* et débité par ses versements au Temple sur le compte d'Alfonse. Cela se vérifie également à la Chandeleur 1252, 1253 ou 1257 où apparemment il n'y eut aucun versement au Temple : les arrérages sont augmentés précisément du montant de la nouvelle recette. Les arrérages qui sont mentionnés ont ainsi toute apparence de représenter d'anciennes recettes du monnayage non encore reversées au comte. Ils pourraient permettre peut-être d'évaluer la production correspondant aux quelques comptes manquants, mais nous n'avons pas franchi le pas. En d'autres moments, en effet, Jean Aubert a eu diverses autres activités et une telle démarche serait téméraire.



	Nb pièces	Argent
Date	millions	tonnes
1247	3,2	1,1
1248	9,2	3,2
1249	8,1	2,8
1250	15,0	5,2
1251	11,2	3,9
1252	13,0	4,5
1253	10,9	3,8
1254	7,5	2,6
1255	9,5	3,3
1256	17,3	6
1257	11,5	4
1258	14,4	5
1259	41,8	14,5

	Nb pièces	Argent
Date	millions	tonnes
1260	12,7	4,4
1261		
1262		
1263	3,2	1,1
1264	0,0	0
1265	35,4	12,3
1266	22,2	7,7
1267	12,1	4,2
1268	12,4	4,3
1269	8,9	3,1
1270	6,9	2,4
1271	6,9	2,4
1272	15,3	5,3

Fig. 9 Production monétaire à Montreuil-Bonnin

La reconstitution, terme comptable par terme comptable, permet d'évaluer le rythme annuel de la fabrication (fig. 9) qui connaît des fluctuations importantes autour d'une valeur moyenne de 12 millions de deniers et de 5 tonnes d'argent, avec des pics (42 et 35 millions de pièces, 14,5 et 12 t d'argent) en 1259 où rien ne laisse supposer une refonte ou en 1265-1266 où il s'agit bien d'une refonte. A l'inverse, l'intense activité déployée par Alfonso afin de réunir des fonds pour la Croisade en 1249 ne se traduit pas par une hyperactivité de la frappe à Montreuil-Bonnin. Le plus significatif tient à la continuité de la frappe. Sur les 26 années envisagées, dont cinq (en italiques) ne sont que partiellement documentées, deux seulement sont marquées par le chômage de l'atelier. Néanmoins sur l'ensemble de la période plus de 107 tonnes d'argent sont passées à l'atelier, ce qui confirme la permanence d'une activité soutenue et proche de 5 t d'argent par an. Pour le nombre de pièces frappées l'activité moyenne est une fois encore supérieure à celle des ateliers anglais et même le record absolu de 45 millions de pièces atteint à Londres en 1280 est presque atteint à Montreuil-Bonnin en 1259 avec 41,8 millions de deniers. Même sur le plan de la quantité d'argent, il suffirait qu'il y ait eu en France trois ou quatre ateliers comparables à Montreuil-Bonnin pour que la production monétaire en France soit égale à celle de l'Angleterre et une douzaine pour qu'elle soit sur le même pied, compte-tenu de l'étendue et de la population respectives.

Les autres ateliers monétaires d'Alfonse de Poitiers pourraient faire l'objet d'une enquête similaire, mais les données sont moins riches, en tenant

toujours compte de l'absence des comptes de 1261-1262. Pour l'atelier de Riom, deux mentions de recettes seulement apparaissent dans les comptes en 1251 et 1254. L'atelier du Marquisat de Provence semble actif de 1251 à 1260 d'après les comptes puis un bail est conclu en 1267 à Avignon. Pour celui de Toulouse, actif depuis 1251, à côté des trois baux de 1251, 1253 et 1255, la fabrication est attestée par les comptes en 1252-1253, 1255-1258 et de nouveau en 1265-1268. La fabrication serait donc moins continue même si elle atteint des niveaux comparables. Ceux-ci sont plus difficiles à déterminer précisément dans la mesure où on ne connaît pas toujours le taux du *monetarium* ni la proportion des frais à ajouter aux recettes nettes pour évaluer la production réelle. A Toulouse, en transposant le mode de calcul des frais utilisé pour Montreuil-Bonnin, on obtiendrait 46 gros milliers en deux ans (1252-1254), 84 en trois ans (1255-1258), puis 165 en trois ans et 4 mois (1265-1268), si le *monetarium* reste de 16 livres par gros millier durant cette dernière période. Ces chiffres correspondent à 2,3, 2,8 puis 5 tonnes d'argent par an pour un total de 30 tonnes. En Provence, le taux de 15 livres est attesté en 1267 et peut-être dès 1257, où il pouvait être de 20 livres si on tient compte des frais comme en Poitou : 190 l. représentent la recette nette sur le monnayage de 15 gros milliers frappés en un an. A ce taux les fabrications sont de 28, 29 ou 30 gros milliers par an en 1252-1256 puis de 24, de 15 et de 8 et encore 8 gros milliers de 1256 à 1260, soit un total relativement modeste de 17 tonnes d'argent en 8 ans.

Si on regarde une année 1251 ou 1252 on peut évaluer la production à 40 gros milliers à Montreuil-Bonnin, 30 en Provence, 25 à Toulouse et (au taux de 30 livres par gros millier) à 13 gros milliers en Auvergne, soit à plus de 10 tonnes d'argent pour l'ensemble des ateliers d'Alfonse. Pour 1254 on aurait 15 gros milliers à Riom, 26 en Poitou, 30 à Toulouse (selon le bail) et autant en Provence soit également 10 t d'argent. En 1267, on aurait 50 gros milliers à Toulouse, 42 en Poitou et 15 en Provence soit toujours une valeur proche de 10 t. Malgré les multiples hypothèses et approximations sur lesquelles reposent ces évaluations, on peut avancer ce chiffre comme ordre de grandeur. Les ateliers d'Alfonse de Poitiers atteignent ainsi à eux seuls la moitié de la production des ateliers anglais qui tournait autour de 20 tonnes par an en 1251-1254, mais ils la dépassent en 1267 où elle était tombée à moins de 7 tonnes. Rappelons que l'activité moyenne de Londres ou Cantorbéry passe de 10 t d'argent par an dans les années 1250 à 6 t dans les années 1260 et 3 t dans les années 1270.

Est-il possible de se fonder sur cette quantification des émissions d'Alfonse pour évaluer la masse monétaire circulant en France à partir des trésors monétaires selon la méthode mise en œuvre pour l'Angleterre ?

Plusieurs difficultés se présentent. Il y a d'abord l'incertitude sur le classement numismatique des émissions d'Alfonse. De façon plus

inquiétante encore, les trésors ne contiennent, à quelques exceptions près (trésor de Bretagne), que des pièces d'Alfonse au type tournois et quelques « mansois » de Toulouse alors que les frappes au type tournois sont interdites dès 1263 par le roi auquel Alfonse obéit. Or 50 t d'argent, soit le tiers de la production, sont frappées après cette date et n'apparaissent pour ainsi dire pas dans les trésors. Le décri de ces pièces au type tournois par le roi n'a apparemment pas été un succès, mais il soulève des interrogations sur le caractère « normal » de la diffusion et de la déperdition de ces pièces.

Les divers tests sur l'homogénéité de la circulation monétaire ne sont guère concluants puisque la part des émissions de Montreuil-Bonnin, de Toulouse, de Riom ou de Provence varie selon les régions et, dans une même région, selon les trésors. La part des pièces du Poitou représente environ les deux tiers des fabrications d'après les comptes : près de 100 t sur un total estimé à 153 t d'argent, ou encore 70 t sur 105 t frappées avant 1263 et l'interdiction des émissions au type tournois. Cet ordre de grandeur se retrouve bien dans les trésors du Centre, mais ceux-ci sont peu nombreux et les effectifs concernés sont très réduits : 1 pièce sur 2 à La Charité-sur-Loire ; 5 sur 7 à Chappes (71 %) ; 13 sur 23 à Courcelles-Frémoy (56 %) en Bourgogne. La proportion de tournois de Poitou est apparemment plus faible dans les trésors languedociens, plus proches des autres ateliers d'Alfonse, mais pour des effectifs tout aussi réduits : 1 pièce sur 3 à Viols-le-Fort (33 %), 3 sur 13 à Saissac (23 %). Elle est plus élevée dans les trésors de l'Ouest où les effectifs sont importants, qu'ils se situent dans la zone alimentée normalement par l'atelier de Montreuil-Bonnin comme Jonzac (335 sur 379, soit 88 %) ou en Normandie (234 sur 392 à St-Clair-sur-Elle, soit 60 %) et en Bretagne : 344 sur 369 à St-Nicolas-de-Pélem (93 %) ; 241 sur 292 dans le trésor de Bretagne (83 %) ; 45 sur 46 (98 %) à Yffiniac ; 93 sur 98 à Pluherlin (95 %). Dans les trésors postérieurs à 1271 on observe les mêmes écarts entre régions mais aussi une réduction de la part des monnaies poitevines en Normandie, dès les années 1270 (56 sur 151, soit 37 % à La Feuillie) et plus encore vers 1290 (1 sur 10 à St-Georges d'Annebecq). La circulation des pièces d'Alfonse n'est pas devenue plus homogène avec le temps. Sur l'ensemble de ces trésors la proportion des pièces poitevines s'élève à 1373 sur 1786 (77%) et se trouve accentuée du fait de la localisation dans l'Ouest des principaux trésors.

Trésor ²⁶	Date	St-Martin Ph II		LVIII-L IX		Alfonse	Total	dtroi
Bouvron 44	1241-5	262	118	352	0	1	1306	732
Gisors 27	1241-5	12	2	8	0	1	11377	32
Yffiniac 22	1251-66	3	0	0	3	46	202	6
St-Nicolas 22	1249-55	65	0	105	162	493	1189	332
Jonzac 17	1250-5	52	10	71	138	437	1815	271
Pluherlin 56	1253-5	13	0	0	9	98	606	22
St-Clair 50	1253-70	307	86	442	979	392	2640	2114
Chappes 03	1252-6	25	0	3	3	2	640	11
La Charité 58	1252-7	66	17	136	34	5	453	253
Saissac 11	1249-70	25	6	144	1762	13	1957	1927
Viols-le-F. 34	1250-70		0	0	16	3	21	16
Bretagne	1266-70	88	33	106	294	292	2407	521
Courcelles-F	1270-1	12	3	16	78	23	13107	109
La Feuillie 50	1272-85	950	182	4215		151	7252	5347
Lusignan 86	1270-90	74	6	779		24	1450	859
St-Georges 61	1290	114	46	136	279	10	972	575
Angers 49	1290-9	9	0	41	1	2	285	51
Bordeaux 33	1287-90	4	0	12	25	0	308	41
Rocamadour 46	1302-12	0	2	0	9	0	90	11
St-Barthélémy	1302-12	0	0	0	2	0	?	2
Aurimont 32	1298-01	265	79	357	555	19	3624	1256
Burlats 81	1303-5	16	11	35	43	0	1707	105
Puylaurens 81	1316	98	40	191	305	13	2688	634
Villeneuve 63	1316	56	9	49	46	2	1110	160
Gémonville 50	1311-4	0	16	54	56	2	244	126
St-Maixent 79	1315-22	158	2		238		7	4200
Manderen-Sierck	1328	3181	597	3813	3041	313	17606	10632

Fig. 10. Deniers d'Alfonse de Poitiers dans les trésors français²⁷

²⁶ Les différentes colonnes dénombrent les émissions de deniers au type tournois de Saint-Martin de Tours, de Philippe Auguste, de Louis VIII et Louis IX au type CIVI, de Louis IX et les émissions d'Alfonse de Poitiers en indiquant le nombre total de pièces et au nombre total des deniers tournois royaux contenus dans ces trésors. Sont indiqués en caractères gras les quelques trésors où les pièces d'Alfonse (et de Charles) sont plus nombreuses que celles du roi (et de Saint-Martin de Tours).

²⁷ D'après J. Duplessy, *Les trésors monétaires médiévaux et modernes découverts en France, tome II, 1223-1385*, Paris, 1995).

Les mêmes critères géographique et chronologique opèrent pour ce qui est de la proportion des monnaies d'Alfonse de Poitiers dans les trésors et donc dans la masse monétaire. Sur le plan géographique, la proportion est significative et dominante dans les trésors de Poitou et de Bretagne, mais elle est inférieure à celle des monnaies royales en Normandie et elle devient minoritaire dans les autres régions (Centre, Languedoc, Bourgogne). Du point de vue chronologique, à partir du règne de Philippe III elle décline brusquement en Normandie (La Feuillie) puis au cœur même du Poitou (Lusignan) comme dans toutes les régions à l'époque de Philippe IV. Cette disparition peut marquer l'application de la mesure de retrait de la circulation de ces pièces ordonnée par saint Louis en 1263, dans la mesure où les trésors (sauf ceux de Bretagne, de Pontchâteau et d'Annebecq) ne contiennent que les pièces au type tournois visées par ce décret. Comme M. Allen l'a observé en Angleterre, comme nous l'avons constaté à propos des bourgeois de Philippe IV, il faut compter une petite dizaine d'années pour qu'une mesure monétaire (émission ou décret) se traduise de façon lisible dans les trésors et la masse des monnaies en circulation. Il n'est donc possible d'appréhender les monnaies d'Alphonse qu'à un moment où leur diffusion et leur intégration dans la masse monétaire ne se sont pas pleinement accomplies.

A partir de la proportion des monnaies d'Alfonse dans les trésors on ne peut tenter d'évaluer la masse monétaire que pour les régions Poitou-Bretagne-Normandie où elles restaient confinées. C'est un indice du caractère régional de la circulation monétaire en France et un appel à la réunion d'un corpus de trésors autrement dense et fourni avant d'envisager toute quantification de la masse monétaire dans l'ensemble du royaume de France.

Conclusion

Au XIV^e siècle la production monétaire est un peu mieux connue et il n'est pas nécessaire de reprendre ici la comparaison des productions monétaires de la France avec celles de l'Angleterre ou d'autres pays, même s'il reste aussi difficile d'en déduire une évaluation de la masse monétaire. Notre enquête sur le XIII^e siècle permet du moins de suggérer qu'en France comme en Angleterre les fabrications ont atteint un niveau d'activité élevé dans un grand nombre d'ateliers. Les premières données que nous avons pu présenter sur l'exemple de Montreuil-Bonnin en Poitou permet de lever l'objection d'un caractère ponctuel ou même épisodique des fabrications. La possibilité d'une évaluation de la masse monétaire à partir des trésors reste en revanche une spécificité britannique qui ne peut en l'état être transposée dans le cadre de la France médiévale où la circulation monétaire comportait un caractère régional prononcé. La diversification des espèces monétaires

avec la circulation des gros d'argent et des pièces d'or complique encore la tâche et y rend assez illusoire cette enquête dès la fin du XIII^e siècle. On a pu observer que divers niveaux de circulation monétaire se superposent et que les trouvailles isolées ou les monnaies de fouilles, les bourses perdues ou les trésors (de thésaurisation) reflètent dès lors une circulation différente²⁸. Une fois admise l'importance de la fabrication quelques questions se posent comme la nécessité d'une réévaluation de la masse d'argent en circulation et/ou de la production minière au XIII^e siècle.

Le postulat d'un manque de monnaie structurel dans l'économie médiévale s'en trouve affaibli. Cette position de principe qui permet à certains historiens de refuser toute portée économique aux variations d'une masse métallique —toujours insuffisante— était déjà fragilisé par l'hypothèse des « frappes alternées ». Celle-ci suppose, en effet, l'existence de « capitaux flottants » attirés par des offres de frappe avantageuses et ainsi détournés du circuit de l'économie productive. La « bulle financière » serait alors à chercher du côté des princes et du financement de leurs insatiables besoins.

²⁸ Voir par exemple sur cette question la mise au point récente de J. C. Moesgaard, « Single finds as evidence for coin circulation in the Middle Ages – Status and perspectives », *Nordisk Numismatisk Arsskrift*, 2000-2002, p. 228-275, à la p. 251.